

LA LETTRE À L'ÉGLISE D'ÉPHÈSE DANS L'APOCALYPSE

(AP 2.1-7)

Après une introduction permettant de situer le récit sur les plans historique et géographique, Sylvain nous guide dans la lecture de ce texte si riche d'enseignements, tant pour le chrétien en particulier que pour l'Église, dans son ensemble.

Au XII^e siècle avant notre ère, l'actuelle vallée d'Éphèse, au pied du mont Pion, était un bras de la mer. La population anatolienne vivait dans de petits villages, régis par les volontés de leur déesse, Artémis (ou Diane), la reine des abeilles. Le sanctuaire de la déesse était situé au bord du golfe et celle-ci faisait connaître ses volontés par ses prêtres.

Une ville et une région convoitées

Vers 1100, des colons grecs ont chassé le gros de cette population et, avec ce qui en restait, ont fondé une cité sur les pentes du mont Koressos, à environ 1 km et demi au sud du sanctuaire d'Artémis. Dans la période qui a suivi, la mer s'est retirée vers l'ouest, de sorte que le temple a fini par se trouver dans une large enceinte sacrée dans la plaine. En 560 avant notre ère, la cité a été conquise par Crésus qui a déplacé la population vers les abords du temple. L'élément anatolien de la population reprenait le dessus.



À partir de 335, suite à la conquête de l'Asie par Alexandre le Grand, la ville a été de nouveau hellénisée. Lysimaque, profitant d'une inondation de la ville, a redéplacé son site près de l'emplacement de la cité des premiers colons grecs. Éphèse a pris la forme d'un arc de cercle, allant du mont Pion, à l'est, à la colline d'Astyagès, à l'ouest, avec une avancée de la mer formant un port intérieur au milieu. Un autre port se situait à l'extérieur, sur le golfe. La prise d'Éphèse par Antiochus le Grand en 196 redonnait la prééminence à l'élément asiote. Passée sous l'influence du royaume de Pergame en 189, la ville a connu une période de

grande liberté qui a favorisé sa prospérité. En 133, elle a été rattachée à la province d'Asie que les Romains étaient en train de constituer.

Située à l'embouchure d'un cours d'eau, le Caystre, proche de la mer, bâtie autour du port le plus important de la province, à l'intersection de deux routes, l'une qui partait vers l'est, l'autre vers le nord pour atteindre Smyrne et Pergame, Éphèse constituait la porte de la province romaine d'Asie. En venant de Rome ou de Grèce, on arrivait généralement en Asie par Éphèse et, de là, on pénétrait dans l'intérieur de la province, ou l'on se rendait en Syrie. Cette situation privilégiée faisait d'Éphèse le plus grand centre d'échanges commerciaux et la plus importante des villes d'Asie. C'est aussi ce qui explique que sa déesse ait été érigée au rang de divinité de toute la province (cf. Ac 19.27), sans doute par la volonté des Romains qui voyaient là un moyen d'unifier la région. L'influence d'Éphèse lui permettait de rivaliser avec Pergame, la capitale officielle de la province à qui elle disputait cette primauté, et qu'elle a fini par supplanter en 129 après J.-C.

Le port commençait cependant à se combler par le dépôt des alluvions charriés par le Caystre, et il fallait continuellement le débiter pour le conserver praticable. La nature a fini par avoir le dessus, peut-être vers le IV^e ou le V^e siècle, faisant du port un marécage à la flore dense de roseaux, au pied du mont Pion. Éphèse a alors perdu son importance économique, Smyrne prenant le relais avec son port.

La situation géographique privilégiée d'Éphèse explique que l'apôtre Paul y soit demeuré trois ans, enseignant longtemps dans l'école de Tyrannus, et que l'Évangile ait rayonné à partir de là dans toute la province, grâce à l'activité de disciples de Paul comme par exemple Épaphras.

Un lieu de spiritualité

L'Église d'Éphèse a été fondée et affermie grâce au ministère de Paul et de son équipe. Elle a par la suite bénéficié du ministère de Timothée, délégué par l'apôtre pour corriger divers égarements, puis de Tychique qui l'a remplacé, et aussi de Jean Marc (1 P 5.13). D'après Justin Martyr, Jean lui-même y aurait séjourné au cours de son ministère en Asie.

À l'époque qui nous intéresse, le temple dédié au culte d'Artémis, devenue pour les Grecs la fille de Zeus et la sœur jumelle d'Apollon, comptait comme l'une des sept merveilles du monde. Éphèse était fière de son statut de gardienne de ce temple. Le livre des Actes y fait allusion. Éphèse avait érigé un sanctuaire avec un autel dédié à l'empereur Auguste dans l'enceinte du temple d'Artémis. Deux temples de la religion impériale ont ensuite été bâtis à Éphèse pour l'ensemble de la province, l'un sous Claude ou Néron, l'autre sous Hadrien, de sorte que la ville se flattait d'être la gardienne du temple de trois empereurs.

Dès le temps du ministère de Paul, l'Évangile a été considéré comme une menace pour le culte d'Artémis et pour l'activité économique qu'il générait. On pressent que les chrétiens d'Éphèse devaient subir de fortes pressions, même si, à la lecture de la lettre qui leur est adressée, la persécution y paraît moins vive qu'en d'autres cités de la province.

Au début de la lettre...

Jésus-Christ se présente comme *celui qui tient les sept étoiles dans la main droite et qui marche au milieu des sept chandeliers d'or* (2.1). Les sept étoiles ont déjà été identifiées aux anges des sept Églises (1.20), sans doute les représentants célestes des Églises. Quant aux chandeliers, ils représentent les sept Églises (1.20). Jésus-Christ apparaît ainsi comme celui à qui les Églises appartiennent, de qui leur destinée dépend et qui a l'autorité pour déplacer les chandeliers s'il y a lieu (2.5).

Au chapitre 1, Christ ressuscité se tenait au milieu des chandeliers. Ici, il marche au milieu d'eux, une manière de dire la présence vivante et active du Seigneur auprès des Églises. Bien plus, la formule rappelle le privilège d'Israël au désert, accompagné par Yahvé qui marchait au milieu de son peuple (Ex 34.9 ; Lv 26.12 ; Dt 23.14). Or, les Églises constituent un nouvel Israël qui, selon la typologie de l'Apocalypse, effectue une nouvelle traversée du désert, en marche vers une nouvelle terre promise. Ce que Yahvé a fait pour Israël au désert, Christ le fait maintenant pour ses Églises : il les conduit comme la nuée montrait le chemin à Israël au désert, il les accompagne, les protège, pourvoit à leurs besoins, leur donne la victoire.

On note au passage que le rôle de Yahvé est ici attribué à Christ, ce qui souligne la divinité de ce dernier.

Le Seigneur commence par féliciter l'Église

Il dresse le bilan de la vie de l'Église et commence par un éloge (2.2.). Il félicite les chrétiens d'Éphèse pour leurs *œuvres*, pour lesquelles ils se donnent de la peine. Ils sont actifs, engagés, diligents, zélés, ils paient de leur personne : c'est ce que suggère le second terme qui évoque un dur *labeur*. En outre, ils manifestent de la *persévérance* : leur engagement, leur effort, leur activité s'inscrivent dans la durée.

Le Seigneur ne précise pas quelle est la nature de cette activité. Certains la réduisent à la défense de la saine doctrine, mentionnée juste après. Cela paraît trop réducteur. On peut penser à l'activité pour répandre l'Évangile, et à l'activité diaconale qui vise à prendre soin des démunis ou des gens qui souffrent. Peut-être dans la continuité de l'œuvre de Paul puis de Timothée, l'Église avait-elle un programme d'enseignement nourri auquel ses membres assistaient assidûment, ce qui lui a permis de résister aux hérésies. L'Église d'Éphèse a en tout cas un beau programme bien chargé et elle est louée pour cela.

Le Seigneur trouve encore un second motif de féliciter cette communauté : sa fidélité doctrinale et éthique. Elle a exercé une discipline doctrinale et éthique. Elle a su discerner l'enseignement déviant de faux apôtres qui se sont présentés chez elle.

Le mot grec rendu par « apôtre » a le sens de représentant. On appelait apôtres, dans les Églises du Nouveau Testament, des gens que l'on considérait comme des représentants de Christ, essentiellement les Douze et Paul. Ici, il s'agit d'enseignants, sans doute des itinérants, qui allaient d'Église en Église en se présentant comme des porteurs de la Parole de Christ. Ce sont de faux apôtres parce que leur message ne vient pas de Christ et se trouve même en opposition à celui des apôtres authentiques. Ces gens sont en outre taxés de méchanceté (*tu ne peux supporter les méchants*), sans doute parce que leur enseignement débouchait sur une pratique contraire à la volonté divine et mauvaise.

Le verset 6 mentionne encore les Nicolaïtes, que l'on retrouve plus loin (2.15), et qui prêchaient le compromis avec des pratiques païennes et immorales.

Lors de ses adieux aux responsables de l'Église, à la fin de son troisième voyage missionnaire, Paul avait averti que des faux docteurs viendraient mettre l'Église en péril (Ac 20.29s). Cela s'est effectivement produit puisque, quelques années plus tard, l'apôtre devait laisser Timothée à Éphèse avec pour mission de redresser un mauvais enseignement qui avait séduit certains membres et peut-être même des responsables de l'Église (1 et 2 Tm). L'œuvre de Timothée s'est avérée salutaire : à l'heure où Jean écrit, l'Église a bien redressé la barre et s'est maintenue sur la bonne voie.

Pour déceler les erreurs, il a fallu *éprouver* ces enseignants (2.2 ; cf. les exhortations de Jean et de Paul ailleurs : 1 Jn 4.1 ; 1 Th 5.21). La fausse doctrine est parfois subtile, s'habillant de semblants de vérité, ou s'appuyant sur une partie de la vérité en en laissant une autre de côté. Elle peut aussi prendre appui sur des textes bibliques interprétés de manière

tendancieuse (le diable en a donné l'exemple lors de la tentation de Jésus). On ne discerne pas toujours immédiatement les conséquences perverses de tel ou tel enseignement. *Éprouver* exige non seulement une solide connaissance de l'enseignement biblique, mais aussi l'assimilation de cet enseignement qui engendre un cadre de pensée en fonction duquel on va évaluer et juger. Il est dangereux de se contenter de savoirs épars. Il faut avoir intégré l'enseignement biblique en un tout cohérent pour être capable de l'appliquer à des problématiques nouvelles ou d'évaluer des formulations nouvelles de la foi. Les chrétiens d'Éphèse avaient fourni cet effort et ils avaient exercé la discipline en refusant la parole à ces enseignants dévoyés.

On imagine sans peine le jugement que d'aucuns porteraient. « L'Église d'Éphèse est intolérante, sectaire, elle manque d'humilité : elle se croit seule détentrice de la vérité, elle a la prétention de s'imaginer que son interprétation de l'Écriture est la seule possible ou la seule valable ! Elle manque d'ouverture ! » Et, finalement, « elle manque d'amour ».

Oui, il est vrai qu'elle manque d'amour et le Seigneur va le lui reprocher. Mais ce n'est pas parce qu'elle a exercé cette discipline doctrinale qu'il lui adresse ce reproche. Au contraire, il la félicite d'abord d'avoir exercé cette discipline. La fidélité doctrinale compte autant à ses yeux que la fidélité dans la pratique, par les œuvres, et il approuve l'une comme l'autre. Les deux fidélités sont d'ailleurs étroitement liées : ainsi le Seigneur *hait les œuvres* des Nicolaïtes, les œuvres qui découlent d'un enseignement déviant. L'amour ne doit pas servir d'alibi à la tolérance d'enseignements sérieusement erronés.



L'Église d'Éphèse est ensuite félicitée pour un troisième motif : son *endurance* dans l'adversité (2.3). Elle a souffert pour son Seigneur, et là encore avec persévérance, puisqu'*elle ne s'est pas lassée*. Si les mauvais enseignants prêchaient le compromis, c'était pour éviter la souffrance, l'ostracisme, les ennuis, la persécution. Les chrétiens étaient mal vus parce qu'ils ne participaient pas aux cérémonies religieuses qui marquaient la vie sociale. On pouvait refuser de traiter affaire avec eux, de se fournir chez les commerçants chrétiens ou de vendre aux chrétiens (cf. 13.16-17), d'employer des chrétiens. On ne pouvait exercer certains métiers

sans appartenir à une corporation. Or, les corporations étaient placées sous le patronage de divinités et leur vie était rythmée par les cérémonies religieuses en l'honneur de ces divinités où se mêlaient souvent des comportements débauchés. En refusant d'y participer, le chrétien risquait de perdre son emploi. La tentation était donc forte de faire comme tout le monde, de ne pas trop se démarquer, tout en professant la foi en Christ, et c'est ce genre de compromis que prêchaient les Nicolaïtes. La fidélité doctrinale et éthique est coûteuse...

Peut-être faut-il encore considérer que l'exercice d'une discipline doctrinale contre les mauvais enseignants entraîne parfois des scissions douloureuses au sein des Églises, avec la perte des membres qui suivent les mauvais enseignants. Porter cette souffrance-là fait aussi partie de la fidélité requise.

Qu'est-ce qui peut aujourd'hui nous tenter de nous relâcher dans l'exercice de la discipline doctrinale et éthique ? Le souci de la respectabilité, la peur d'être jugés intolérants, ou de passer pour une secte, peuvent entraîner certaines compromissions ou l'abandon de la discipline doctrinale. Ce peut-être aussi l'indifférence vis-à-vis de la doctrine, ou une forme de paresse qui conduit à négliger l'enseignement...

Un mot paraît récapituler les trois éloges que le Seigneur adresse à l'Église d'Éphèse : le mot fidélité. Elle est fidèle par ses œuvres, son engagement, son obéissance, elle est fidèle dans sa doctrine, elle est fidèle dans l'épreuve.

Le bilan du Seigneur comporte aussi un reproche

Celui de l'abandon de l'amour que les chrétiens d'Éphèse avaient manifesté au début de la vie de leur Église (2.4). Ce reproche est intrigant. La fidélité de l'Église et les œuvres pour lesquelles elle vient d'être félicitée ne sont-elles pas des marques d'amour et d'une grande consécration ? En outre, alors qu'il vient de féliciter les chrétiens d'Éphèse pour leurs œuvres, le Seigneur lui demande de revenir à *ses œuvres d'autrefois* (2.5). Comment peut-il demander encore des œuvres, alors que les chrétiens d'Éphèse en fournissent tout plein ? Quelles œuvres pourraient-ils ajouter à celles qu'ils accomplissent déjà ?

La lettre est concise. Le Seigneur ne précise pas ce qu'il veut dire. Qu'est ce « premier amour » ? Quelles œuvres les chrétiens d'Éphèse pratiquaient-ils autrefois qu'ils ne pratiquent plus maintenant ?

On considère parfois que le « premier amour » serait celui du nouveau converti qui, dans la joie de la découverte, est tout feu tout flamme. J'ai entendu un prédicateur décrire le premier amour comme la découverte émerveillée d'une relation nouvelle et unique, qu'on n'a jamais connue auparavant, et qui transforme l'être entier en occupant toute la place. Mais comment peut-on parler de découverte d'une relation nouvelle qu'on n'a jamais connue auparavant après dix ans, vingt ans, trente ans de conversion ? On vit parfois des moments forts, d'intense émotion, comme lorsqu'on se convertit, ou que l'on tombe amoureux, mais on ne peut pas vivre toute sa vie durant avec une telle intensité de sentiment. Notre texte a sans doute inspiré ces chants qui expriment l'aspiration à retrouver la flamme amoureuse pour Dieu du début. Mais je crois que c'est mal le comprendre. Les psychologues considèrent quant à eux que la phase amoureuse est souvent une phase immature dans la vie d'un couple, et que l'amour est appelé à mûrir, et en mûrissant à prendre une autre forme, plus profonde, et indépendante de la fluctuations des sentiments. La Bible évite quant à elle de parler d'état amoureux pour évoquer la relation du croyant avec Dieu. Le mot enthousiasme revient aussi souvent sous la plume des commentateurs. Mais ne fait-on pas intervenir là une question de tempérament : certains sont naturellement enthousiastes, d'autres le sont peu ? Pour ma part, j'ignore le moment de ma conversion et n'ai pas conservé le souvenir d'une période d'exaltation particulière.

En revanche, je me souviens d'une période spéciale de ma vie, d'un temps particulièrement béni, celui où j'étais étudiant à l'Institut. D'une part, c'était un peu l'atmosphère d'un camp de jeunes : la moyenne d'âge du corps étudiantin était de 22 ans. La plupart des étudiants étaient internes et la vie communautaire avait une certaine intensité. Notamment, je participais à cinq réunions de prière par semaine. L'un de ces groupes de prière donnait lieu à des échanges très profonds entre les participants. C'était formidable. Ce souvenir me laisse une certaine nostalgie. À l'époque, j'étais célibataire, interne à l'Institut, et sans grand souci. Aujourd'hui, j'ai quatre enfants avec tout ce que cela implique, diverses responsabilités, je me heurte parfois à des situations difficiles pour lesquelles on n'aperçoit pas de solution satisfaisante. Je ne ressens plus les choses de la même manière, et c'est certainement normal.

L'amour et la routine...

Ou encore, on assimile parfois la perte du premier amour à l'installation dans l'habitude, dans la routine, dans la tradition. Mais peut-on toujours se renouveler ? Tout le monde n'a pas l'imagination et la créativité pour cela. D'ailleurs, à vivre dans la nouveauté perpétuelle, on finit pas se lasser de la nouveauté. Les habitudes, lorsqu'elles sont bonnes, sont utiles et favorisent l'efficacité. Certains couples aiment aller régulièrement en promenade en tel lieu, un peu comme un pèlerinage. L'habitude n'est pas contraire à l'amour ; l'amour peut se nourrir d'habitudes. En outre, la nouveauté est souvent médiocre. On notera d'ailleurs que le Seigneur ne demande pas de nouveauté aux chrétiens d'Éphèse, mais plutôt un retour aux œuvres d'autrefois (2.5). Rien ne vaut les bonnes vieilles traditions bien pensées et éprouvées. À cet égard cependant, le Qohéleth nous attend au tournant : *Ne dis pas : « Comment se fait-il que les temps étaient autrefois meilleurs qu'aujourd'hui ? », car ce n'est pas la sagesse qui te fait t'interroger ainsi* (Qo 7.10). Il convient donc de relativiser l'importance à la fois de la nouveauté et de l'habitude ou de la tradition dans les formes. Je ne suis pas sûr qu'on atteigne le fond du problème en prenant les choses par ce bout-là.

La perte du premier amour est encore parfois vue comme un manque de spontanéité : on fait les choses par devoir. Mais on ne lit nulle part dans la Bible que la spontanéité serait une marque de spiritualité. Spontanément, on fait souvent des bêtises. L'amour véritable agit aussi par devoir, ou plutôt par conviction. Aimer, c'est parfois se forcer pour agir selon ce que l'on sait devoir faire, ou pour le bien d'autrui, alors même qu'on n'en a pas envie. Croyez-vous que Jésus avait envie de mourir sur la croix, et qu'il y est allé spontanément ?

Ceci dit, il est vrai que lorsque tout sentiment est éteint, lorsqu'il n'y a plus de spontanéité du tout et que l'on ne fait plus les choses que par habitude ou par devoir, ce sont là les symptômes d'un problème. Mais le problème est sans doute plus profond. En même temps, il faut se souvenir que l'amour n'est pas qu'une question de sentiments. Ceux-ci fluctuent et ne peuvent servir de baromètre à eux seuls de la santé de notre relation avec Dieu.

Lorsque vous passez un peu de temps au sein d'une famille, vous percevez s'il y a de l'amour à la manière dont les membres de cette famille vivent ensemble, à la façon dont ils se parlent entre eux, à leur attitude les uns par rapport aux autres, à l'intérêt, au souci qu'ils manifestent les uns pour les autres, à leurs activités communes... Certains des membres de la famille sont exubérants et expriment facilement ce qu'ils ressentent ; d'autres sont plus réservés, plus introvertis. Chacun a donc sa manière particulière de manifester son amour aux

1 À ce propos, on lira avec profit les remarques très pertinentes de C.S. Lewis, dans le dernier chapitre de son ouvrage intitulé *Dieu au banc des accusés*.

autres. La forme, la manière de chacun peut varier grandement, mais si l'amour est présent, cela se perçoit.

Voilà ce qu'il manquait à l'Église d'Éphèse. Elle était riche par sa pratique, sa doctrine, sa constance. Elle s'activait à de nombreuses occupations. Mais ce qui caractérise l'amour, c'est sans doute le fait qu'il est dirigé vers une ou des personne(s). L'Église d'Éphèse paraît centrée sur ses activités, sur sa doctrine, sur la nécessité de tenir bon dans l'adversité. Et elle en aurait oublié celui qu'elle sert par ses œuvres, celui à qui la doctrine rend témoignage, celui pour l'honneur de qui il faut tenir bon dans l'adversité. Peut-être les chrétiens d'Éphèse en faisaient-ils trop ; peut-être leurs œuvres les accaparaient-elles au point qu'ils n'avaient plus de temps pour la personne du Seigneur. Ils avaient appris à haïr la doctrine et les pratiques des hérétiques. Mais ils avaient oublié d'aimer le Seigneur, et peut-être de s'aimer les uns les autres. L'Église d'Éphèse peut faire penser à une vieille dame très respectable, honorée parce que méritant de l'être, mais manquant de sympathie.

John Stott commente l'exhortation à pratiquer les premières œuvres en soulignant que cela ne veut pas nécessairement dire que le Seigneur attendait des chrétiens d'Éphèse qu'ils ajoutent à leurs œuvres, mais plutôt qu'ils accomplissent d'une autre manière celles qu'ils étaient déjà en train de produire : dans le cadre d'une relation entretenue avec le Seigneur.

Nous pouvons alors mieux comprendre pourquoi le Seigneur se présente comme celui qui tient les sept étoiles et qui marche au milieu des sept chandeliers. La communauté d'Éphèse avait besoin de considérer celui auquel appartient l'Église, ainsi que sa présence vivante au milieu des Églises. De même que Yahvé avait libéré Israël de l'esclavage en Égypte pour le rencontrer au Sinaï et vivre au milieu de lui, de même le Seigneur libère les croyants de l'esclavage du péché pour s'en faire un peuple avec lequel il veut entretenir une relation vivante. Il leur rappelle donc qu'il est là.

Comment retrouver le premier amour ?

Du bilan qui vient d'être dressé découle une exhortation : *Souviens-toi d'où tu es tombé* (2.5). Le Seigneur ne demande pas de réfléchir à la manière dont l'Église est tombée, mais de se souvenir de cette qualité d'amour qu'elle manifestait autrefois. Le souvenir peut aider à se rendre compte de ce qui a été perdu. Il sera facile aux destinataires de comprendre ce que le Seigneur attend d'eux puisqu'ils l'ont déjà vécu. Et ils pourront se dire qu'il est possible de ranimer l'amour que le Seigneur attend d'eux, puisqu'ils l'ont déjà connu. Mais cela ne va pas venir tout seul pour autant. *Repens-toi*, ou : *Change* ajoute le Seigneur. Il faudra le vouloir et agir pour retrouver l'amour manifesté au début de la vie de l'Église.

Pour certains, il s'agira simplement de retrouver du temps pour la communion avec Dieu, pour se mettre à l'écoute de la Parole et pour la prière, le problème provenant d'une négligence dans ce domaine. Mais il y a là aussi des pièges à éviter. On peut lire l'Écriture sans se mettre véritablement à l'écoute du Seigneur, sans entrer dans sa présence. Il est important que notre lecture ou méditation débouche sur la prière, que nous parlions à Dieu de ce que nous découvrons dans la Bible, que nous transformions cela en prière de louange ou en prière pour que Dieu œuvre en nous afin que nous mettions tel enseignement en pratique.

La perte de l'amour peut se manifester par le fait qu'on ne recherche plus Dieu que pour ses bienfaits. Certains sont plus facilement portés à la prière d'intercession ou de requête qu'à la louange.

Une autre cause attiédissant l'amour peut résider dans la difficulté à accepter les blessures de la vie : telle souffrance, tel échec, telle frustration, la non satisfaction de certaines aspirations. Il est alors nécessaire d'apprendre à remettre cela à Dieu et à le laisser diriger notre vie comme il l'entend lui, en lui faisant confiance.

L'amour naît en réponse à l'amour et nous savons que pour nous l'amour de Dieu est premier (1 Jn 4.19). Le prophète Osée livre cette belle image où l'on voit Dieu conduisant son peuple au désert pour parler à son cœur, tel un homme qui veut susciter l'amour chez l'élue de son cœur (Os 2.16). Peut-être, pour réveiller en nous l'amour, ou l'entretenir, devons-nous nous efforcer toujours à nouveau de considérer l'amour de Dieu et les marques qu'il nous en témoigne. Puis nous répondrons à cet amour par notre reconnaissance et notre louange. Fournir un effort est parfois nécessaire pour cultiver reconnaissance et louange.

La faute est jugée suffisamment grave par le Seigneur pour qu'il menace son Église : *Sinon, si tu ne te repens pas, je viendrai et je déplacerai ton chandelier de son lieu* (2.5b). Pour la plupart des commentateurs, c'est la disparition de l'Église qui est envisagée. Mais le verbe employé signifie simplement « déplacer ». W. Ramsay y voit une allusion à l'histoire de la ville qui a changé de site à plusieurs reprises au cours des siècles, comme nous l'avons vu. La menace de châtement est formulée par allusion à l'histoire de la cité.

La promesse faite au vainqueur est celle de *consommer* du fruit *de l'arbre de vie qui se trouve dans le Paradis de Dieu* (2.7). C'est une allusion évidente au récit de Genèse 2-3 : l'arbre de vie est celui dont la désobéissance nous prive. On le retrouvera dans la vision de la nouvelle terre et de la nouvelle Jérusalem (22.2). Il représente la vie que l'on reçoit de Christ, avec Christ, en Christ, la vie donc qui découle de la relation avec Christ. Cette relation était en danger dans l'Église d'Éphèse. Pour encourager ces chrétiens, le Seigneur souligne que la vraie vie se vit dans la relation avec lui. Ils l'obtiendront s'ils reviennent à leur amour pour lui.

Sylvain Romerowski

Sur le bloc-notes de la direction :

Espoir pour les Karens

Il est des exaucements qui passent inaperçus. Nous nous sommes émus plusieurs fois dans ces mêmes colonnes (dernièrement en juin 2008), de l'indifférence dont étaient l'objet ces évangéliques qui constituent pourtant l'un des groupes religieux les plus durablement et les plus cruellement persécutés de la planète : les *chrétiens birmans*, qui appartiennent pour la plupart au peuple karen. Pour cette minorité ethnique de Birmanie (Myanmar), qui compte en son sein une forte proportion de chrétiens², les persécutions ethniques et religieuses s'additionnent (détentions arbitraires, déportations, humiliations de toutes sortes, destructions de domiciles et de lieux de culte, etc.). Le paradoxe de la situation, c'est qu'en dépit de toutes les brutalités, la Birmanie continue de compter sur son sol l'une des plus importantes « conventions » baptistes de la planète – 650.000 membres baptisés et sans doute, au moins 1,5 millions de fidèles. La lecture de la presse anglo-saxonne, récemment encore, était des plus angoissantes : on y lisait que les autorités préparaient des plans de purification ethnique et de conversion de force au bouddhisme d'État. Or il semble que la libéralisation politique récemment enclenchée, dont l'élection au parlement le 1^{er} avril dernier de l'opposante Aung San Suu Kyi est un symbole fort, bénéficie aussi aux chrétiens : un cessez-le-feu a été signé le 12 janvier dernier entre le gouvernement et la rébellion karen, qui possède ses propres forces armées. Si les Karens restent, comme les autres minorités, dans l'expectative, l'espoir d'une reconnaissance de leurs droits à la citoyenneté n'est désormais plus une chimère. Prions Dieu pour que la libéralisation amorcée se confirme – et pour que les chrétiens birmans puissent connaître un temps de paix et de reconstruction. Signalons que la situation qui est jusqu'ici celle des Karens, souvent contraints de fuir dans les forêts ou de franchir la frontière thaïlandaise pour y vivre dans des camps, est très similaire au calvaire des Hmongs du Laos, autre peuple persécuté depuis des décennies, en bonne partie chrétien lui aussi³.

À l'inverse de ces situations graves négligées par la presse, les évangéliques ont été projetés bien malgré eux sur le devant de scène médiatique par le drame de Stains. Nous éprouvons de la compassion pour les familles endeuillées et choquées, de la sympathie pour ce pasteur dont l'avenir judiciaire est bien sombre, de l'admiration pour la dignité des chrétiens interviewés par les journalistes. Mais nous sommes aussi frappés par le sentiment de l'incompatibilité de deux mondes. D'un côté une société laïque jusqu'à l'excès, allergique à toute affirmation de foi tranchée, de l'autre une communauté qui ne prend pas par hasard le nom d'*Armée des combattants pour Christ – Nouvelle Jérusalem*. D'un côté un environnement juridico-normatif indéchiffrable pour les non-initiés (et obscur pour tous les autres), de l'autre l'absolue nécessité du rassemblement culturel quels que soient les obstacles. L'abîme était trop grand pour qu'un drame ne survienne pas un jour ou l'autre. Les fédérations faïtières (FPF, CNEF) ont communiqué de façon appropriée en désignant comme cause première de l'accident la difficulté pour les évangéliques issus des communautés de migrants de se doter de locaux adaptés. Mais la cause n'est pas unique. « L'évangélisme des entrepôts désaffectés » triomphe souvent avec maestria de difficultés considérables ; il tourne à la catastrophe quand il se conjugue avec l'isolement. Ou quand il refuse de prendre en compte la réalité locale considérée comme impie. Pour que l'accompagnement indispensable soit assuré, les organismes de formation ont avec d'autres un rôle à jouer. Les classes du Département africain (qui réunit une cinquantaine d'étudiants un samedi matin sur deux) y contribuent, les consultations du Département de Missiologie Urbaine le favorisent également. Le programme

2 Les sources bouddhistes contestent que les Karens soient majoritairement chrétiens, ce que les organismes chrétiens affirment ordinairement.

3 L'index mondial de la persécution publié par l'association Portes Ouvertes, qui classe la Birmanie en 33^e position, paraît nettement sous-estimer la gravité de la situation.

Cara-IBN nous place même en relation directe et privilégiée avec des jeunes membres d'Églises haïtiennes. Prions pour que ces programmes portent du fruit à long terme, et remettons à Dieu, dès aujourd'hui, les responsables des communautés haïtiennes dans les temps d'affliction et d'inquiétude qu'ils traversent.

Le présent numéro des *Cahiers* parviendra à ses lecteurs entre les deux tours de l'élection présidentielle : les statuts de notre maison nous font l'interdiction de nous exprimer à leur propos de quelque façon que ce soit ! Sagesse ou frilosité de nos chers Anciens ? J'inclinerais pour le premier terme de l'alternative. En relisant des documents relatifs à la *Mission Mac All*, qui fut l'un des premiers lieux de service du fondateur de l'Institut (et l'entreprise d'évangélisation la plus bénie à Paris depuis deux siècles), un détail m'a frappé : alors même que la Mission, fondée en 1872 à Belleville, avait pour première vocation de s'adresser aux ouvriers après le traumatisme de la Commune de Paris, celle-ci interdisait à ses collaborateurs toute mention même indirecte de la Commune dans leurs prédications. Il est de bonne politique pour les Églises – et les œuvres qui s'y rattachent – de répondre à la neutralité de l'État en matière religieuse par leur propre neutralité en matière politique : pour l'unité et pour le témoignage.

Jacques-E. Blocher